

Para la Biblioteca pública del Estado.



PRÉFACE

Quelles que soient les analogies que certains penseurs ont prétendu voir entre la vie des individus et la vie des nations, dans la pratique, les modes de développement sont presque toujours complètement opposés. Rien de plus naturel qu'il en soit ainsi; en effet, les conditions, la nature et les fins respectives de l'individu et de la nation sont des plus distinctes. Notre objet n'est pas, quant à présent, d'étudier ces différences, ni d'en rechercher les causes. Cette étude ainsi que cette recherche ne conviendraient, ni au caractère, ni au but de cet ouvrage. Cependant, il nous a paru nécessaire et même utile de donner cette indication pour expliquer comment il se fait que les défauts, qui chez l'homme sont généralement

atténués et souvent même demeurent ignorés, sont presque toujours exagérés, lorsqu'il s'agit d'une nation.

Chez l'individu, les défauts, lorsqu'ils sortent du rayon restreint de l'intimité ou de la famille, ne parviennent généralement à la connaissance du vulgaire qu'entachés de calomnie, et, par cela seul qu'ils sont exagérés, ils perdent tout crédit même en ce qu'ils peuvent avoir de vrai. Au contraire, lorsqu'il s'agit d'une nation, dans les jugements portés sur elle soit par les siens, soit par des étrangers, ce qui, tout d'abord, saute aux yeux, ce qui se trouve mis le plus en évidence, ce sont ses défauts, c'est ce qu'il y a en elle de plus répréhensible ou d'odieux; et cela, d'autant que les causes qui ont coopéré à sa formation ont été plus extraordinaires et qu'ont été plus sanglantes les luttes qui ont présidé à sa constitution définitive.

Cependant, il serait injuste d'attribuer cette différence dans les jugements, selon qu'ils sont formulés contre des hommes ou des nations, au manque d'impartialité de l'historien ou du chroniqueur. Ceux-ci ne peuvent, comme le noveliste ou comme le romancier, inventer les faits, créer une histoire selon leur caprice et disposer

des événements selon leur fantaisie. Il doivent, au contraire, rapporter les faits tels qu'ils se sont passés, dans l'ordre et dans la forme où ils se sont présentés. Très rarement, jamais pour mieux dire, l'historien n'est contemporain des hommes dont il écrit l'histoire, ni témoin des événements qu'il rapporte. Il est donc dans la nécessité d'avoir recours aux divers documents légués à la postérité par ceux-là mêmes qui ont été les témoins de ces faits, et qui étaient le plus souvent des guerriers autant que des écrivains, prenant tantôt l'épée, tantôt la plume, combattant avec la première, et se servant de la seconde pour faire le récit de leurs propres combats, chacun rapportant les faits selon son sentiment propre, les uns en poètes, les autres en chroniqueurs. Croire que les combattants du matin pouvaient se dépouiller le soir de la passion de parti, si puissante et si exclusive dans les luttes intestines; croire que dans les documents conçus et écrits entre la bataille du jour et celle du lendemain, il pouvait être rendu justice à l'adversaire, ce serait bien peu connaître le cœur humain, ce serait témoigner d'une candeur excessive.

Aussi, les règles les plus élémentaires de la critique d'histoire prescrivent-elles de n'ajouter

que la foi la plus restreinte à ces relations qui ont vu le jour au milieu du tumulte des batailles. Cependant, il est toujours difficile de se soustraire entièrement à l'influence de ces lectures; aussi, est-il nécessaire pour formuler un jugement, même incomplet, sur les événements qu'on étudie, de lire ce qui a été écrit de part et d'autre; et encore, arrivât-on par ce moyen à une conception tant soit peu exacte de la vérité, ces lectures contradictoires laisseront toujours dans l'esprit une impression d'horreur et de sang, ainsi que le souvenir des haines profondes et des manifestations brutales, que dans toute lutte civile les différents partis s'attribuent mutuellement, mais que les historiens désintéressés et étrangers à la lutte, restituent d'une façon générale à la nation qui en a été le théâtre, sans établir aucune différence entre les partis opposés. Et encore, est-il toujours difficile à l'historien de se procurer des documents contradictoires, parce que généralement dans toute lutte civile le parti vaincu trouve rarement des chroniqueurs, tandis que le vainqueur trouve toujours des chantres pour célébrer sa gloire; pour le premier, il manque des historiens, pour le second, il n'y a que des courtisans.

L'histoire des conquêtes, presque toujours écrite par les conquérants, est généralement injuste et dure pour les peuples conquis. Il semble que le vainqueur, sentant tout ce qu'il y a d'inique dans le fait même de sa conquête, loin de se prévaloir de sa force, cherche au contraire à atténuer ce que son intervention a pu avoir de brutal, en se cachant sous un masque hypocrite de tendances civilisatrices.

Toutes ces raisons contribuent à ce que l'historien, dans l'étude de l'histoire d'un pays, est plus facilement porté à en faire ressortir tout ce qui lui est défavorable, plutôt que ce qui témoigne en sa faveur. Où trouver un exemple plus éloquent de ce que nous venons d'exposer que dans la République mexicaine?

Terre privilégiée par excellence, où l'on dirait que Dieu a versé tous ses dons et la nature semé tous ses enchantements; puissant empire soumis par l'inique loi de la force, nation qui, après un long et sanglant passé de luttes, est parvenue à se constituer définitivement ou plutôt à se reconstituer et qui, quoique composée d'éléments divers et différents de ceux d'avant la conquête, est demeurée pour ainsi dire inconnue. Les chocs terribles résultant des luttes héroïques

qu'ont eu à soutenir ses éléments hétérogènes depuis les premières étincelles de l'indépendance, bien avant le soulèvement du curé Hidalgo à Dolores (1810), jusqu'au triomphe définitif de la république après la défaite et l'exécution de l'infortuné Maximilien à Querétaro (juin 1867), ont puissamment contribué à ce qu'on ne connaisse de l'histoire contemporaine de cet immense pays que les horreurs d'une guerre incessante.

Cependant les Espagnols y avaient rencontré les marques d'une civilisation avancée, les manifestations d'un peuple policé, riche, industriel et honnête. Solis, dont le témoignage ne saurait être récusé, en fait mention dans son ouvrage intitulé *La Conquête du Mexique*. Un autre écrivain, espagnol aussi, mais de notre époque, M. Pi y Margall, dans sa remarquable *Histoire générale de l'Amérique*, a démontré, documents en mains, à quelle hauteur intellectuelle et matérielle se trouvait l'empire de Montézuma, lors de l'arrivée des Espagnols.

Nous ne dirons rien de cette conquête, de cette lutte grandiose dans laquelle combattaient, d'une part, un peuple jaloux de son indépendance et, de l'autre, une armée aussi héroïque que cupide.

Les progrès réalisés dans la critique historique et les louables efforts couronnés de succès, dus à l'initiative de la Société des Américanistes, ont vulgarisé, ou pour le moins généralisé chez les esprits de quelque culture, la connaissance de ce qu'était avant sa découverte ce que l'on a appelé le « Nouveau Monde ».

Fernand Cortez, par exemple, a manifesté, dans plus d'une circonstance, l'étonnement qu'il a éprouvé devant les joyaux d'or et les pierres précieuses rencontrées à Tlaxcala. Les indigènes, selon le rapport du célèbre *conquistador* espagnol, ornaient de couronnes, de colliers et de bracelets en or jusqu'aux prisonniers de guerre qu'ils conduisaient au sacrifice.

Gomara, dans son *Histoire générale des Indes*, donne la liste des objets précieux envoyés à l'empereur Charles I^{er} par Fernand Cortez; on peut se faire par cette énumération une idée de ce que produisait, à ces époques reculées, l'industrie mexicaine.

L'histoire du Mexique s'est, depuis l'époque de sa conquête, jusqu'au commencement de ce siècle, confondue avec l'histoire générale espagnole; le grand empire de Montézuma fit partie de cette monarchie sur le territoire de laquelle

le soleil ne se couchait pas et dont les sujets périssaient de misère et gémissaient sous le pouvoir d'inquisiteurs cruels, de moines fanatiques et de nonnes hallucinées.

Mais depuis les premiers jours de l'insurrection contre la métropole, l'histoire de ce pays est restée pour ainsi dire ignorée. On ne connaît de la République du Mexique que ses continues révolutions, ses nombreux *pronunciamientos*, ses fréquents et brusques changements de gouvernement : en un mot, tout le mal ; tandis qu'on méconnaît, presque d'une façon absolue, les grands exemples de patriotisme, les prodigieuses manifestations de virilité et d'énergie, les nobles preuves d'amour d'indépendance qu'a données ce peuple au milieu des terribles convulsions qui l'ont agité et des luttes intestines qui, durant nombre d'années, ont ensanglanté son territoire. Pas davantage n'est connue dans ses détails la lutte héroïque qu'il a soutenue contre l'invasion étrangère, lutte personnifiée dans la grande et patriotique figure de don Benito Juarez, pas plus qu'on ne possède de renseignements exacts, ni même approximatifs, sur les progrès réalisés au Mexique depuis que la paix y règne et avec elle la stabilité, cette condition indis-

pensable au bien-être et au progrès des nations.

Comme l'Espagne, le Mexique a eu sa période de transitions violentes qui l'ont ébranlé jusque dans ses bases les plus profondes et pendant lesquelles les aspirations et les tendances contraires se sont disputé la souveraineté et ont engagé des luttes meurtrières pour la possession du pouvoir. Affranchi de la domination espagnole et n'étant pas encore sorti de ce qu'on pourrait appeler le berceau de la liberté, le peuple mexicain n'a vu dans l'indépendance qu'un but, et non un moyen de progrès ; mais depuis sa glorieuse campagne contre l'armée de Napoléon III, ce peuple privilégié s'est vite initié aux rapides développements intellectuels et matériels qui sont venus fermer pour toujours l'ère des révolutions violentes. De plus, si au point de vue des événements l'histoire du Mexique est restée ignorée dans ce qu'elle a de plus digne d'être connu et apprécié, il en est de même pour ce qui est de ses hommes.

Si quelques personnalités éminentes comme les Benito Juarez et les Porfirio Diaz, qui, malgré leurs nombreux détracteurs, ont acquis une autorité vraiment nationale et surgissent de la grande confusion dans laquelle l'ignorance a